

« Cette étrange maladie : les mines »

« Ainsi, pendant cette année 1945, je parcourus la France du nord au sud, d'est en ouest, comme je ne l'avais jamais fait. Ces périples me donnaient l'occasion de revoir des villes et des paysages rencontrés dans ma jeunesse. C'était une redécouverte assez merveilleuse. D'abord, j'étais un homme libre, tandis qu'il n'y avait pas si longtemps, voyageant de ville en ville pour nos organisations de résistance, le souci de sécurité m'effleurait à chaque regard rencontré. Ensuite, j'avais le sentiment de surprendre un pays qui reprenait vie. Oh ! Toutes les terres n'étaient pas emblavées, il manquait encore bien des bras. Les attelages, chevaux ou bœufs, étaient plus nombreux que les camions, et les vélos que les voitures. Mais villes et villages grouillaient d'animation. Ma route me conduisait nécessairement dans les régions sinistrées. J'y voyais déblayer, réparer, construire des logements provisoires. Dans les ruines, l'activité - extérieure - est plus immédiatement visible.

Le désert des zones minées offrait un contraste d'autant plus saisissant. La campagne était abandonnée, les champs en friche, parsemés de carcasses de bestiaux au-dessus desquelles tournaient des oiseaux. Les villages étaient comme morts et évoquaient pour moi les grandes épidémies du Moyen Age. On ne laissait pas les enfants sortir et l'école était souvent fermée. Les responsables de ces communautés rurales étaient quelquefois au bord du désespoir. Ils dévidaient la litanie des symptômes de cette étrange maladie : les mines.

L'arrivée de nos équipes posait à ces hommes bien des problèmes d'hébergement, de ravitaillement et de gardiennage. Pourtant, on improvisait des solutions avec une énergie nouvelle, comme le voyageur mourant de soif bande toutes ses forces pour atteindre le point d'eau. Lorsque le danger mortel des mines était levé, la vie reprenait avec une vigueur démultipliée par la longue attente. Dans les champs, il y avait peu empestés et déserts, fraîchement labourés par les prisonniers de guerre, les paysans s'affairaient. On s'activait au déblaiement des ruines, à la réparation des toitures. Pour peu qu'on ait pu conserver ou trouver des matériaux, on construisait. Les visages étaient détendus. Les enfants reprenaient possession de leur territoire.

Cette véritable renaissance, quasiment du jour au lendemain, était le fruit de notre travail. Tous en étaient conscients, à commencer par les démineurs eux-mêmes, y compris, je crois bien, les prisonniers de guerre. Il faut dire que tous les artisans de ce renouveau étaient, autant que les circonstances du temps le permettaient, bien traités par la population. De toutes les catégories de prisonniers travaillant en France, ceux du déminage étaient certes les mieux nourris.

Jamais, au cours de ma carrière, je n'ai ressenti aussi clairement les résultats d'un travail gratifiant. Tous les mercredis soir, je rentrais à Paris avec un peu de ravitaillement. J'avais soigneusement repéré sur mon chemin les pâtisseries qui méritaient une halte.

Les travaux de déminage furent considérés comme terminés à la fin de 1947. En fait, sur le total des treize millions de mines recensées comme neutralisées à cette date, dix millions et demi l'étaient déjà deux ans plus tôt. Il restait néanmoins des zones dangereuses comme ces dunes mobiles de la mer du Nord où les Allemands avaient planté successivement quatre ou cinq champs de mines à mesure que le sable se déplaçait. Pour éviter les accidents, on avait interdit, sauf dérogation, l'accès de toutes les plages pendant l'été 1945.

Sous l'impulsion de Raoul Dautry, ministre toujours soucieux d'informer l'opinion, nous avons eu soin de répondre aux demandes des journaux et de parler à la radio chaque fois

que l'occasion s'en présentait. Dans l'ensemble, les médias reconnaissaient l'ampleur du travail réalisé.

Personnellement, j'en étais fier. Il me plaît de reproduire la lettre, aussitôt diffusée dans l'ensemble des services, que le ministre m'adressa le 30 octobre 1945 :

« Il est courant après une revue de féliciter le commandant des troupes. Il est moins fréquent que mes tournées se terminent par des compliments, tant la reconstruction est chose difficile et les résultats obtenus loin de répondre aux immenses besoins de nos malheureux concitoyens.

Je vais aujourd'hui faire une exception. Vous avez, vous et vos collaborateurs de tout rang, de toutes régions et de toutes disciplines, pris sans préparation une tâche dangereuse et éminente. Avec un courage tranquille et discret vous l'avez menée vite et bien.

Que j'aie sur vos chantiers ou dans vos écoles, que je lise vos rapports et déchiffre vos statistiques, je suis toujours satisfait et, après la visite que je viens de faire à l'École normale de Septeuil, j'ai plaisir à vous le dire et à vous demander de le dire à tous ceux qui travaillent à vos côtés ou sous vos ordres. »

Malheureusement, les bons résultats, obtenus rapidement furent payés fort cher. Il n'existe pas, à ma connaissance, de statistiques précises dénombrant les victimes des accidents. Le service ayant été chargé, à partir de 1946, de l'enlèvement des bombes et obus non explosés, les chiffres ne distinguent pas selon les catégories d'opérations.

Les estimations chiffrées que j'ai connues mentionnaient environ cinq cents tués et sept cents blessés parmi les démineurs français, soit respectivement 16 % et 23 % de leur effectif. Ces pourcentages sont effrayants quand on songe qu'il s'agit de travaux accomplis hors des combats. Pour les prisonniers de guerre, il y eut environ deux mille tués et trois mille blessés, c'est-à-dire 4 % et 6 % de leur nombre total.

Certains m'ont reproché d'avoir conduit ces opérations si dangereuses trop rapidement pour avoir vérifié toutes leurs conditions de sécurité. Il se peut. Mais le ministère de l'Intérieur, dénombrant les accidents survenus à des civils en dehors des opérations de déminage, fit état de quatre cents tués et cinq cents blessés pour la seule année 1945. Que serait-il advenu si, comme l'avait prévu l'armée, le déminage avait duré dix ans ?

Il fallut d'incessantes batailles administratives pour obtenir, en faveur des familles des démineurs tués et pour les blessés, une indemnisation qui atteignit tout juste, au bout du compte, le seuil de la décence. Les prisonniers de guerre qui s'étaient signalés par une conduite exemplaire bénéficièrent d'une libération anticipée. Hormis quelques équipes de sécurité qui restèrent au service du déminage, bientôt transféré au ministère de l'Intérieur, bon nombre de démineurs purent être employés au ministère de la Reconstruction et de l'urbanisme.

Hors du territoire français, il m'a été donné de m'occuper parfois des mines. En 1945, je fis ma première mission d'assistance technique aux Pays-Bas. Trente ans plus tard, j'intervins, dans des circonstances que je relate ailleurs, auprès du président de la Banque mondiale, Robert McNamara, pour lui demander, à titre personnel, de faire parvenir au Viêt-nam les plans des champs de mines du dix-septième parallèle qui portaient son nom. Cette même année 1975, je fus sollicité par le docteur Tolba, directeur général du Programme des Nations unies pour l'environnement, qui préparait un texte relatif aux restes des guerres (Remnants of wars), c'est-à-dire avant tout aux mines, bombes et obus non explosés, qui sont un danger et un facteur de paralysie pour les populations civiles quand les combats ont pris fin. Le docteur Tolba me demanda d'en suggérer les clauses, sur la base de l'expérience que

j'avais acquise en France. J'appris quelques années plus tard que ce projet de convention internationale avait été écarté par les États-Unis et par la France.

Si les champs de mines peuvent être désactivés, en payant le prix fort, il n'en va pas de même des bombes non explosées ou des obus abandonnés qu'on retrouve au hasard et pendant des années. Heureusement, ces engins- là risquent moins de sauter que les mines. De loin en loin, deux ou trois fois par an peut-être en France, un accident se produit, cinquante ans après la fin de la guerre. La mémoire collective exhume alors fugacement le souvenir des millions d'engins mis hors d'état de nuire et des milliers d'hommes qui ont donné leur vie pour nettoyer le pays. Puis, l'oubli les ensevelit à nouveau. La mémoire collective, comme celle de chacun de nous, est programmée pour occulter les souvenirs douloureux. ».

Raymond AUBRAC, *Où la mémoire s'attarde*, pp 221-225